

**CULTE DU 2025 09 21 -
PRÉDICATION – AMOS LUC 16, 1-15
Jean-Paul Lesimple**

Avant de revenir sur ce titre mystérieux, *salve lucrum* et sur le texte du jour tiré de l'Évangile de Luc, je voudrais commencer en citant le pasteur et professeur André Gounelle décédé le 5 mai dernier. Il fut un pédagogue exceptionnel, armé d'autant d'exigence que de bienveillance et de gentillesse.

En 2003, dans une prédication donnée au temple de Tours, il rapportait un souvenir de ses années d'étudiant : un de ses professeurs affirmait que la compréhension de certains passages des évangiles allait de soi, et qu'il ne fallait jamais prêcher dessus, comme « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est tellement évident, ça se passe de commentaires. On pourrait inverser le propos, et dire qu'il existe aussi des passages évangéliques qu'il faut absolument éviter, car leur compréhension est quasi impossible. Et selon maints spécialistes du NT, comme le jésuite Jean-Noël Aletti, auteur d'un commentaire de Luc publié en 2022, l'un des textes les plus difficiles en est justement celui d'aujourd'hui, la parabole de Luc chapitre 16, 1-15 dite de l'intendant infidèle, je préfère dire du gestionnaire escroc intelligent. Je sollicite donc votre indulgence pour oser attaquer avec arrogance et prétention, amis aussi humilité cet Everest biblique. En une période où l'on parle beaucoup d'argent, de milliards, de dettes, de crédits, de déficit, peut-être ce texte nous parlera-t-il aujourd'hui plus qu'en d'autres temps.

Cette parabole fait partie de celle que l'on qualifie de scandaleuses, ou de paradoxales, comme celle des deux fils, appelée aussi du fils prodigue, ou celle des ouvriers de la onzième heure. Cela ne tient pas debout, en apparence. Oui, Jésus est nul en économie, il ne faut pas suggérer son nom au premier ministre en quête d'un ministre de l'économie et des finances.

Cette parabole, qu'il ne faut pas examiner par le petit bout d'une lorgnette, fût-elle savante, en cherchant la signification de chaque expression, de chaque détail, de chaque terme. C'est la tentation à laquelle les chrétiens d'Alexandrie d'Égypte, comme Origène, n'ont pas résisté, conditionnés qu'ils étaient par les méthodes de lecture des textes homériques, où tout devient symbole et signification cachée. Ulysse n'est plus le roi d'Ithaque, ni marié à Pénélope, mais la seule incarnation symbolique de la Ruse. Il faut se référer à la lecture concrète, documentée, celle des pères d'Antioche sur l'Oronte, en Turquie aujourd'hui, en Syrie jadis, comme Jean Chrysostome. Le but, c'est d'en comprendre la pointe, l'idée principale, la leçon, certains diraient la morale, en se référant aux Fables de La Fontaine.

Écartons d'emblée l'idée que Jésus, le maître, justifierait l'escroquerie, la ruse, l'astuce, finalement le vol, même pour la bonne cause. Jésus ne prêche pas l'évangile de la prospérité, comme certains le font :

l'argent, la richesse n'est forcément synonyme de bénédiction, malgré l'AT. Ce qui est loué ici, par le maître, (terme désignant à la fois Jésus et le patron), c'est l'intelligence de la réaction du gestionnaire, il s'adapte à une nouvelle situation, celle de son licenciement probable, il anticipe ce qui peut lui arriver, il fait preuve de lucidité. Précisons que le système économique de l'époque, autant qu'on peut le connaître, repose, dans ce genre de situation, sur une organisation originale : le gestionnaire perçoit un pourcentage sur les factures émises, il est donc payé à la commission. En diminuant le montant des factures, il perd donc de l'argent à brève échéance, mais il s'assure à moyenne échéance de la reconnaissance des débiteurs de son patron, du propriétaire des biens qu'il gère. Il s'assure donc un avenir confortable, ayant mesuré ce qui lui est possible et ce qui lui est impossible : le travail physique, il est sans doute peu résistant, et le déshonneur, la honte de la mendicité. Il analyse lucidement et intelligemment sa situation présente et à venir, et il met en œuvre immédiatement ce qu'il a calculé. Il réfléchit, il décide, il agit. Et il est certain qu'il y a d'autres débiteurs ainsi sollicités (v. 5 : Il fait alors venir *un à un tous* les débiteurs de son maître). S'il est intelligent, adroit, il n'est pas digne de foi, sincère, juste.

Le maître, ou le patron, est assez étonnant : il ne suit pas ses affaires de très près, il donne des pouvoirs très étendus à son gestionnaire, sans doute parce que les résultats sont excellents, cent jarres d'huile, environ 500 jours de travail d'un ouvrier agricole de ce temps, ou 30 000 ou 40 000 litres de blé, pour l'époque, c'est une belle récolte. Et c'est par la rumeur qu'il apprend les malversations du gestionnaire. Notons qu'il ne traîne pas son gestionnaire en justice pour abus de bien social, ABS, comme on dirait aujourd'hui. Est-il si libéral et si généreux, ou a-t-il lui-même des choses à se reprocher ? Je ne pense pas que cette interprétation soit juste, le maître, le Seigneur, c'est celui qui a donné sa création à l'être humain, à l'espèce humaine, dont elle est à la fois l'élément terminal, le sommet (créée le 6^{ème} jour), et celui qui doit gérer la planète, on sait comment collectivement elle est incapable de remplir la mission qui lui a été confiée.

Après la remarque du maître de la parabole, Jésus surenchérit, avec une opposition très forte entre le Mammon de l'injustice, traduit souvent par richesse injustes, et les demeures éternelles, le texte dit exactement les tentes éternelles, ce qui renvoie au désert du Sinaï, ou à la fête des tentes, Soucoth, qui aura lieu du 6 au 15 octobre. Le désert, lieu de la présence de Dieu, de la communion avec lui.

Le terme Mammon est un terme qui mérite qu'on s'y attarde : il ne figure pas dans l'AT, et dans le NT, seul Jésus prononce ce mot. On le retrouve dans les textes juifs plus tardifs comme les Targum, paraphrases de la Torah en araméen, la Mishna, le Talmud. Il est possible que ce terme ait été inventé par Jésus ou ses disciples, ou bien ait été dans l'air du temps, il ne désigne ni une personne, ni une figure mythologique, mais un pouvoir, celui de l'argent, ou de la richesse. C'est la même racine que le mot Amen, mais aussi que

le mot hébreu emouna : la foi, ce qui guide, consciemment ou non, nos actions, ce qui a tellement de valeur que cela oriente nos vies. Le théologien germano-américain Tillich, dont André Gounelle fut le traducteur en France, appelle cela « ultimate concern », valeurs suprêmes. Il ne s'agit pas d'une figure littéraire personnifiant le pouvoir de l'argent, c'est plus que cela, le Mamon est par nature diabolique, c'est-à-dire trompeur, décevant. Le diabolique est à portée de chacun de nous, tant de choses, tant d'idoles nous distraient du chemin vers les

tentes éternelles, le Mamon est un pouvoir qui aspire aussi bien les pauvres que les riches, les uns dans leur manque, les autres dans leur fausse plénitude qui les coupe de leurs prochains, pensons à la parabole du riche qui veut profiter de ses richesses au chapitre 12 de Luc : Dieu lui demanda son âme la nuit même, pensons à la parabole de Lazare et le riche (qui n'est pas qualifié de mauvais, ce qui invite à réfléchir : tout riche serait-il mauvais ?) à la fin du chapitre 16 de Luc, à la suite de notre texte. Un texte dit apocryphe, ou deutérocanonique, le livre de Ben Sira, dit aussi Siracide, ou Ecclésiastique (à ne pas confondre avec Qohéleth ou l'Ecclésiaste) précise : « Heureux le riche qui ne court pas après Mamon. 31,8, texte hébreu ». Au verset 10 du texte de Luc, les richesses sont d'ailleurs qualifiées de « petites choses », de choses sans importance.

Luc est l'évangéliste qui parle le plus d'argent, comme Paul d'ailleurs, dès la première épître aux Thessaloniens. Rappelons que Luc s'inscrit dans le sillon paulinien, et que l'ensemble Luc-Actes, et le corpus paulinien forment plus de la moitié du NT.

La question, finalement, est de savoir ce qui conduit, structure nos vies, et en fait, c'est la question du don, de la gratuité. Face à des mécanismes économiques producteur d'injustices, le don, la gratuité possède un pouvoir de subversion bien plus fort que telle ou telle idéologie. Le don est l'acte par excellence, mais Dieu seul connaît la vraie motivation d'un don : est-il toujours gratuit, ou, comme les pharisiens de la fin du texte, est-il une manière d'acheter Dieu, de lui prouver que notre portefeuille, notre chéquier, nos virements, s'inscrivent dans la gratuité de la grâce, et non dans un commerce digne de modernes indulgences ? Rappelons-nous l'épisode de la veuve dans le temple qui ne verse qu'une somme dérisoire, en présence de pharisiens qui le font très ostensiblement (Luc 21, 1-4). Pharisiens, ils se considèrent à part, supérieurs évidemment. Or on n'achète pas Dieu, ni hier, ni aujourd'hui.

Le titre choisi pour cette prédication a pu vous surprendre : *salve lucrum*. Ces deux mots se trouvent à l'entrée de plusieurs maisons de Pompéi. Comment le traduire : Bonjour, Salut le bénéfice, salut au bénéfice, au profit. Il montre bien ce qu'était pour les propriétaires de certaines de ces luxueuses demeures leur raison d'être, le principe de leur vie.

Dans le NT, il y a un pessimisme foncier à propos de l'argent, son parcours, sa circulation dans la société fait qu'il a obligatoirement servi à un titre ou à un autre à commettre l'injustice, ou il en est le fruit. L'actualité nous rappelle qu'un pays endetté, plus encore qu'un particulier, peut être à la merci de ses créanciers et perdre de sa liberté.

Et nous, sommes-nous aussi perspicaces pour les affaires de Dieu que pour nos propres affaires, domestiques et financières ? Gérons-nous l'argent reçu de Dieu, l'argent donné pour Lui dans l'Église et au-delà, avec autant d'intelligence, individuelle ou collective, que nos affaires professionnelles ou privées ? Seul Dieu sonde les reins et les cœurs, mais il nous appartient, à nous, injustes, mais justifiés par le Christ, d'utiliser cet argent impur par nature pour qu'il serve à annoncer à tous les hommes la gratuité du salut. Amen !